



**HAL**  
open science

# Les savoirs et les plaisirs d'un jeune esclave lettré, Pétronus Antigénidès

Pierre Vesperini

► **To cite this version:**

Pierre Vesperini. Les savoirs et les plaisirs d'un jeune esclave lettré, Pétronus Antigénidès. Cahiers des Etudes anciennes, A paraître. <hal-03928860>

**HAL Id: hal-03928860**

**<https://hal.science/hal-03928860v1>**

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Cahiers des études anciennes

LIX | 2022

Visibilité, lisibilité, efficacité : les inscriptions monumentales en Grèce et à Rome

---

### Les savoirs et les plaisirs d'un jeune esclave lettré, Pétronius Antigénidès

Pierre Vesperini

---



**Electronic version**

URL: <https://journals.openedition.org/etudesanciennes/2044>

ISSN: 1923-2713

**Publisher:**

Université d'Ottawa, Université Laval

---

This text was automatically generated on 5 December 2022.

---

# Les savoirs et les plaisirs d'un jeune esclave lettré, Pétronus Antigénidès<sup>1</sup>

Pierre Vesperini

---

- <sup>1</sup> En 1474, Costanzo Sforza fit construire à Pesaro une citadelle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *rocca Costanza*<sup>2</sup>. Les travaux mirent au jour une plaque de marbre portant une inscription en vers latins (CLE 434 = CIL XI 6435) datée par les épigraphistes de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>3</sup>. Elle devint la propriété de l'humaniste Pandolfo Collenuccio (1444-1504)<sup>4</sup>. On perd ensuite sa trace, jusqu'à ce qu'on en retrouve un morceau à Ferrare en 1827, qui correspond au premier tiers de l'inscription (jusqu'à la ligne 6)<sup>5</sup>. Francesco Orioli, cet « *emporio del sapere* », comme l'appelait son ami Leopardi<sup>6</sup>, en rendit compte dans le *Bulletino dell'istituto di corrispondenza archeologica* en 1831<sup>7</sup>, l'année même où, à la suite de la révolution contre les États pontificaux, il était ministre de l'instruction publique du Gouvernement provisoire de Bologne, juste avant l'intervention autrichienne, son arrestation, sa prison et son exil<sup>8</sup>.
- <sup>2</sup> Le texte du CIL diffère beaucoup de celui donné par le CLE. Dans son premier fascicule, en effet, publié en 1895, Bücheler avait suivi, pour l'essentiel, les leçons du *codex Parisinus* de Marcanova (ca. 1410-1467), en ignorant apparemment qu'une partie de l'inscription avait été retrouvée un demi-siècle plus tôt, et que ses leçons contredisaient souvent celle du *codex Parisinus*<sup>9</sup>. C'est seulement deux ans plus tard, dans les *corrigenda* du second fascicule, que Bücheler signale la redécouverte de la pierre : il corrige alors le texte des lignes 1-6, mais il corrige également celui des lignes suivantes, en suivant cette fois les leçons données par le recueil de l'humaniste Jucundus, c'est-à-dire fra' Giocondo (1445-1512), évidemment parce que son texte, qui donnait les bonnes leçons des lignes 1-6, lui paraissait à présent plus fiable<sup>10</sup>. C'est ce texte qui a été ensuite imprimé par Eugen Bormann dans le CIL XI, et que je recopie ici<sup>11</sup>.

<p>D(is) M(anibus)  Petr[on]i Antigen[idis].  Tu, pede qui stricto vadis per  semita&lt;m&gt;<sup>12</sup>, via[tor],  siste, rogo, titulumque meum ne  spreveris, [oro].  Bis quinos annos mensesq(ue) duo, duo  so[les]  at superos feci tenere nutritus, ama[tus].  Do[g]mata Py[th]agorae sensus(que)  meavi sop[horum]  et lyricos legi, legi pia carmina Homeri ;  sciui quid Euclides abaco praescripta  tulisset.  Delicias habui pariter lususque procaces.  Haec Hilarus mihi contulerat pater, ipse  patronus,  si non infelix contraria fata habuissem.  Nunc modo ad infernas sedes,  Acheruntis ad undas  taetraque Tartarei sidera possideo.  Effugi tumidam vitam. Spes et Fortuna,  valete.  Nil mihi vobiscum est. Alios deludite,  quaeso.  Haec domus aeterna : hic sum situs, hic  ero semper.</p>	<p>Aux dieux mânes  de Pétrone Antigénidès.  Voyageur qui marches à pas serrés sur la route,  arrête-toi, je te le demande, et ne méprise pas mon  inscription, s'il te plaît.  Deux fois cinq ans, deux mois et deux soleils,  voilà ce que j'ai vécu chez ceux d'en haut, tendrement  élevé, aimé.  J'ai pénétré les enseignements de Pythagore et les  pensées des sages,  et j'ai lu les lyriques, j'ai lu les pieux poèmes d'Homère.  J'ai su toutes les leçons qu'Euclide avait tracées sur  l'abaque.  J'ai connu également les plaisirs et les jeux licencieux.  Voilà tout ce que m'avait donné Hilarus, qui fut mon  père et mon patron,  si seulement je n'avais pas connu, infortuné, des destins  contraires.  Maintenant aux séjours d'en bas, aux ondes de  l'Achéron,  je possède les astres hideux du Tartare.  J'ai quitté la vie et ses tempêtes. Espoir et fortune, adieu.  Je n'ai plus rien à voir avec vous, allez en tromper  d'autres,  je vous prie. Voici mon éternelle maison, ici je suis  enseveli, ici serai toujours.</p>
---	---

- 3 Je suis tombé sur cette inscription à l'époque où, travaillant à mon *Lucrece*, je courais les inscriptions du recueil de Bücheler à la recherche de *philosophica*. Elle m'a tout de suite frappé par son originalité et m'a semblé trop peu connue des historiens des savoirs antiques. D'une façon générale, on n'insistera jamais assez sur l'importance des inscriptions y compris à cet égard<sup>13</sup>. Je proposai à Richard Goulet de rédiger une notice pour le *Dictionnaire des philosophes antiques*. Avec sa générosité coutumière, il accueillit cet obscur témoin de l'histoire de la philosophie antique dans le dernier volume de son monument. Je remercie Antoine Chabod et Paul Cournarie de me donner l'occasion de revenir sur ce texte.

## I. Problèmes textuels.

- 4 v. 1 : je n'ai trouvé aucun parallèle à l'expression *stricto pede*<sup>14</sup>. Courtney comprend : « *a foot laced up in a shoe* ». Je suppose que l'idée lui est venue d'un passage de Tite-Live où il est question d'un garde du corps de Hiéronyme de Syracuse qui, pour retarder l'escorte du roi – et permettre ainsi à des assassins embusqués de fondre sur lui – fait mine de « relâcher les liens de sa chaussure, comme s'ils l'eussent gêné » : *tamquam laxaret*

*elatum pedem ab stricto nodo*<sup>15</sup>. Mais pourquoi le mort, dans la surface si restreinte d'une épitaphe, prendrait-il la peine de nous informer sur le caractère « bien lacé », « bien noué », « bien serré », des chaussures du voyageur ? J'avoue que l'intérêt de cette information ne m'apparaît pas immédiatement.

- 5 En suivant une suggestion de Philippe Moreau, je pense plutôt que l'expression est à rapprocher de nos « à pas serrés », « à pas pressés »<sup>16</sup>. C'est aussi le sens auquel pensaient Olivieri<sup>17</sup>, Orioli<sup>18</sup> ou Plessis<sup>19</sup>. Autrement dit, comme souvent, le mort interpelle un voyageur qui se hâte. Il s'agit d'une convention<sup>20</sup>, mais qui n'en correspond pas moins à une réalité : les routes n'étaient pas sûres<sup>21</sup>, et quiconque voyageait seul se dépêchait d'arriver à l'étape avant la tombée de la nuit<sup>22</sup>.
- 6 Le mot *semita* désigne en latin classique un « petit chemin », « sentier » ou « ruelle ». Je n'ai trouvé qu'une seule autre épitaphe où le tombeau se présente comme situé au bord d'une *semita*<sup>23</sup>. Le tombeau se trouvait-il au bord d'une petite route ? Ce n'est pas impossible. Comme me l'écrit Nicolas Laubry, « les tombeaux, certes, se trouvaient le long des voies, mais pas seulement, et surtout, parfois, dans des diverticules (cf. l'Isola Sacra), en retrait ». Il envisage encore une autre possibilité : il pourrait s'agir d'un « tombeau isolé dans une propriété du patron »<sup>24</sup>. Dans les deux cas, il est difficile de concilier ce « sentier » avec l'image du *viator* affairé, qui se déplace évidemment sur une grande « voie romaine ».
- 7 Dès lors, deux solutions s'offrent à nous : il faut penser ou bien que l'image du voyageur est une simple convention, ou bien que *semita* pourrait être un équivalent poétique de *via*.
- 8 v. 3 : pour ce sens de *soles*, cf. e. g. CLE 1224, 2 (Courtney) ; pour l'usage de donner un compte précis des jours vécus, cf. e. g. 115, 4-6, 117, 8 ; 179, 2-3 (Courtney).
- 9 v. 4 : pour ce sens de *facere*, Courtney renvoie à TLL, s. v., 121.59.
- 10 Le sens de *ad superos* n'est pas évident. Il faut comprendre, je pense, avec Courtney : « *at* = *ad* = *apud* ». Ces « gens d'en haut » auprès desquels Antigénidès a vécu sont donc les « vivants », situés « en haut » du point de vue du mort qui vit maintenant *ad infernas sedes* (v. 11)<sup>25</sup>.
- 11 v. 5 : *meare* a ici un sens métaphorique dont le TLL ne fournit aucun autre exemple. On retrouve le grécisme *sophos* dans d'autres poèmes épigraphiques<sup>26</sup>.
- 12 v. 7 : le sens n'est pas évident. « Either *praescripta tulisset* = *praescripsisset*, governing *quid* », écrit Courtney, « or *quid* is an error for *quod* = *quot* », et dans ce cas « *tulisset* is used as in *legem ferre* ». Dans ma notice du *DPhA*, j'avais opté pour la première solution : « J'ai su les figures qu'Euclide avait tracées sur l'abaque. » Cette traduction ne me convainc plus, en ce qu'elle donne arbitrairement à *praescribere* le sens de *scribere*. Je pense donc que la seconde alternative est la seule possible. Les *praescripta* sont les « prescriptions » d'Euclide, et il les a « portées » (*tulisset*) comme on porte des lois.
- 13 v. 12 : le vers est incomplet.

## II. Le statut social d'Antigénidès.

- 14 Antigénidès, mort à dix ans, était esclave d'un certain Pétrone Hilarus. Le nom « Hilarus » étant fréquent chez les esclaves<sup>27</sup>, et la présence d'affranchis

particulièrement élevée dans les inscriptions de Pisaurum<sup>28</sup>, on peut supposer, sans bien sûr l'affirmer, qu'Hilarus lui-même était un affranchi.

- 15 Comme Hilarus est nommé *pater* dans le poème, certains commentateurs ont pensé qu'il était le père « biologique » d'Antigénidès<sup>29</sup>. Mais l'insistance sur le « nourissage » d'Antigénidès (*tenere nutritus, amatus*) par Hilarus devrait plutôt nous inciter à faire d'Antigénidès un *alumnus* d'Hilarus<sup>30</sup> : *pater* aurait alors un sens affectif (« père nourricier »), peut-être même le sens de « père adoptif ». Les soins dont Antigénidès a fait l'objet sont en effet typiques des relations entre l'*alumnus* et son « père ». Antigénidès a donc pu naître dans la maison d'Hilarus, issu d'une de ses esclaves, devenant ainsi son esclave<sup>31</sup>.
- 16 Autre possibilité : Hilarus a pu recueillir un enfant abandonné, faisant de lui son esclave. Le cas n'était pas rare<sup>32</sup>.
- 17 Si tel est le cas, on pourrait rapprocher notre inscription de l'un des « *carmi non bûcheleriani* » récemment édités et commentés par Maria Teresa Sblendorio Cugusi (CIL XII 2039)<sup>33</sup> :

*a laeva et dextra parte legitur [D(is)] M(anibus) -----  
[ - - - infel]icissima qu[ - - - ]  
[qu]em vice fili educavit et studis liberalibus |  
produxit sed (iniqua stella et genesis mala) |  
qui se non est frunitus nec quod illi desti|natum erat,  
sed quod potuit mulier infelix, |  
Postscriptum: et sibi viva cum eo posuit et sub ascia dedic(avit)*

- 18 On trouve entre les deux textes de nombreuses correspondances : l'*alumnus* éduqué *vice fili*<sup>34</sup> ; l'accent mis sur les *studia liberalia* ; et enfin le fait que l'un comme l'autre, dans une production marquée par une diction formulaire<sup>35</sup>, « *concedono poco alla stereotipia* ».
- 19 En outre, la mention des *deliciae* ainsi que des « jeux insolents » (*lusus procaces*), expression qu'on retrouve en même position métrique au v. 1 des *Carmina priapea*, et qui sert à définir ces poèmes, si elle convient bien à un *uerna*<sup>36</sup>, me semble aller bien au-delà des « *svaghi propri dell'età* », selon la formule pudique de Mariotti<sup>37</sup>, et suggérer qu'Antigénidès était le *puer delicatus* d'Hilarus<sup>38</sup> : les libertés des *uernae* devenaient facilement libertinages<sup>39</sup>. Par ailleurs, un *alumnus* devenait facilement le *delicatus* de son « père » : pensons au Crésus de Trimalcion<sup>40</sup> ou au célèbre Glaucias, lui aussi célèbre pour ses prouesses intellectuelles, pleuré par Atedius Melior<sup>41</sup>. En outre, dans un monde comme la culture romaine, où les savoirs grecs étaient associés aux plaisirs de l'*otium*, les jeunes esclaves lettrés étaient souvent aussi bien des objets de savoir que des objets de désir. Pensons par exemple à Tiron, dont Cicéron chantait les baisers<sup>42</sup>. Enfin, signalons que le texte de l'inscription tel que le transmettait le *codex Parisinus* évoquait au v. 13 la « beauté » (*forma*) d'Antigénidès (à la place de *fortuna*). Cette leçon serait peut-être à préférer comme *lectio difficilior*.
- 20 Esclave, Antigenides était destiné à l'affranchissement : Hilarus serait devenu son *patronus* s'il n'avait eu des *contraria fata*. La désignation Petronius Antigenides ne signifie donc pas qu'il était officiellement l'affranchi d'Hilarus. Comme le note Scevola Mariotti, d'autres inscriptions d'époque impériale montrent « *dei verna, anche adulti [che] portano il gentilizio del padrone*<sup>43</sup>, e quindi è probabile che il verna Antigenide fosse chiamato Petronius già da vivo, tanto più che era figlio naturale del padrone<sup>44</sup> e la sua manomissione era prevedibile »<sup>45</sup>.

### III. La formation d'Antigénidès.

- 21 Antigénidès a reçu une formation exceptionnelle. S'il fut un enfant trouvé, on pourra rapprocher son cas de celui du *grammaticus* C. Melissus :
- C. Melissus Spoleti natus, ingenuus sed ob discordiam parentum expositus, cura et industria educatoris sui altiora studia percepit ac Maecenati pro grammatico muneri datus est.*  
Né de naissance libre à Spolète, mais exposé en raison de la mésentente qui régnait entre ses parents, il reçut, par les soins particuliers de celui qui l'élevait (*educator*), la meilleure formation (*altiora studia*), et il fut donné en présent à Mécène comme *grammaticus*<sup>46</sup>.
- 22 De même, la Souda nous a conservé le souvenir du jeune Dioclès : ce jeune Grec de Phénicie, capturé par les Romains, est acheté par un affranchi de César nommé Dymas. Après lui avoir donné une formation de *grammaticus*, il l'offre en cadeau à Terentia, femme de Cicéron. Elle l'affranchira, et il ouvrira une école à Rome qui connaîtra le succès<sup>47</sup>. Melissus offert à Mécène, Dymas offert à Terentia, nous montrent tout le profit social qu'on pouvait retirer d'un esclave élevé dans les lettres.
- 23 Le profit économique n'était pas moindre. Au deuxième siècle av. J.-C., M. Aemilius Scaurus acheta un esclave lettré, Daphnis, pour 700 000 sesterces : « C'était le prix le plus élevé jamais atteint jusqu'alors pour un esclave », note Pline l'Ancien<sup>48</sup>. Harriet J. Flower, qui estime que ce prix était quasiment le double du cens équestre<sup>49</sup>, montre bien comment son cas, loin d'être « un phénomène isolé »<sup>50</sup>, s'inscrit dans un contexte où les esclaves éduqués et lettrés comptent parmi les plus luxueuses des marchandises humaines<sup>51</sup>. César rougira tellement des prix qu'il consent à verser pour eux qu'il défendait qu'on les mentionnât dans ses comptes<sup>52</sup>.
- 24 Son maître était un certain Attius qui, comme Hilarus, était de Pisaurum. Or ce Daphnis était lui aussi un *verna*<sup>53</sup>. On peut donc en déduire que dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on pouvait recevoir à Pisaurum une formation exceptionnelle<sup>54</sup>, et que tel était le but que s'était proposé Hilarus.
- 25 Antigenides apprit donc la « philosophie », c'est-à-dire les opinions (*dogmata, sensus*) des principaux sages (*sophorum*). La place donnée à Pythagore ne doit pas être interprétée comme l'indice d'une adhésion au « pythagorisme » (qu'on serait d'ailleurs bien en peine de définir). Il faut en fait mettre en série Pythagore, Homère et Euclide. Nous avons affaire ici à des « fondateurs » (*inuentores*) de savoirs. Pythagore est le fondateur de la philosophie, selon une tradition bien vivante à Rome<sup>55</sup>, comme Homère est le fondateur de la poésie (pas seulement épique<sup>56</sup>) et Euclide le fondateur de la géométrie. Un *grammaticus* devait impérativement savoir identifier les *dogmata* présents à l'arrière-plan des textes qu'il commentait<sup>57</sup>.
- 26 Puis vient le tour de la poésie : Homère et les Lyriques, c'est-à-dire les neuf Lyriques évoqué par Encolpe au début du *Satyricon*<sup>58</sup>, essentiellement Pindare (le *princeps Lyricorum*, comme l'appelle Quintilien<sup>59</sup>), Simonide, Alcée, Sappho, Anacréon<sup>60</sup>.
- 27 On a affirmé à plusieurs reprises que *pia carmina Homeri* était une énallage<sup>61</sup>, et qu'il faudrait comprendre : « les poèmes du pieux Homère »<sup>62</sup>. Cela me paraît erroné. Homère est caractérisé ici comme un maître de *pietas*, et l'idée n'est pas aussi banale qu'on pourrait le penser. Dans la tradition lettrée, Homère est beaucoup plus souvent défini comme un maître de savoir et de sagesse<sup>63</sup> que comme un maître de « piété »<sup>64</sup>. Comme on sait, toute une tradition, d'origine d'ailleurs composite<sup>65</sup>, lui reprochait des

propos impies<sup>66</sup>, et c'était même le point de départ que se donnaient parfois les lectures allégoriques<sup>67</sup>.

- 28 L'építaphe s'inscrit donc dans la tradition qui maintenait, contre ses détracteurs, qu'Homère était l'éducateur *moral* par excellence<sup>68</sup>. Ou, pour le dire avec le jeune et désarmant Nikératos, peint au vif par Xénophon :

Ὁ πατήρ ὁ ἐπιμελούμενος ὅπως ἀνήρ ἀγαθὸς γενοίμην ἠνάγκασέ με πάντα τὰ Ὀμήρου ἔπη μαθεῖν καὶ νῦν δυναίμην ἂν Ἰλιάδα ὅλην καὶ Ὀδύσειαν ἀπὸ στόματος εἰπεῖν.

Mon père, qui veillait à ce que je devinsse un homme de bien, m'a obligé à apprendre tous les vers d'Homère. Aussi pourrais-je maintenant réciter par cœur d'un bout à l'autre l'*Iliade* et l'*Odyssée*<sup>69</sup>.

- 29 S'il fallait traduire en latin le sens qu'a ici ἀγαθὸς, il me semble que *pius* serait un des meilleurs équivalents<sup>70</sup>.

- 30 Vient enfin la géométrie. Elle faisait partie du bagage idéal du lettré : « Je n'ai pas appris la géométrie », dira un grossier personnage au banquet de Trimalcion<sup>71</sup> : on entend ici un écho du *nec umquam philosophum audivit* de l'építaphe de Trimalcion<sup>72</sup>. Elle était dans la réalité peu pratiquée, l'éducation étant surtout consacrée à l'étude des poètes et des orateurs<sup>73</sup>. L'abaque, instrument du géomètre<sup>74</sup>, moins commun que le *volumen*, n'en signale que davantage l'exigence et le caractère achevé de la culture du lettré qui en fait usage<sup>75</sup>.

- 31 En témoigne le récit par Plutarque du suicide de Caton, où il occupe une place centrale :

Ἐξεληθόντος δὲ τοῦ Βούτα, σπασάμενος τὸ ξίφος ἔωσε μὲν ὑπὸ τὸ στήθος, τῆ δὲ χειρὶ κουφότερον διὰ τὴν φλεγμονὴν χρησάμενος, οὐκ εὐθὺς ἀπήλλαξεν ἑαυτόν, ἀλλὰ δυσθανατῶν ἐξέπεσε τῆς κλίνης, καὶ ψόφον ἐποίησε καταβαλὼν ἀβάκιόν τι τῶν γεωμετρικῶν παρακείμενον, ὥστε τοὺς θεράποντας αἰσθημένους ἀναβοῆσαι καὶ τὸν υἱὸν αὐτίκα καὶ τοὺς φίλους ἐπεισελθεῖν. ἰδόντες δὲ πεφυρμένον αἵματι καὶ τῶν ἐντέρων τὰ πολλὰ προπετωκότα, ζῶντα δ' αὐτὸν ἔτι καὶ βλέποντα, δεινῶς μὲν ἅπαντες ἔσχον.

Dès que Butas [un affranchi de Caton] fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine ; mais l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite ; en luttant contre la mort, il tomba de son lit et renversa un petit abaque qu'il avait auprès de lui et qui servait à tracer des figures de géométrie. Au bruit que l'abaque fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra dans sa chambre avec ses amis : ils le virent tout baigné de sang ; la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps ; il vivait encore et les regardait fixement<sup>76</sup>.

- 32 Il faut mentionner un quatrième savoir : la musique, présente à travers le nom même de l'esclave : Antiginidès est en effet un nom extrêmement rare. Le *CIL* n'en contient qu'un seul autre exemple (II 6161). Il est donc probable qu'Hilarus avait choisi ce nom pour faire allusion au célèbre aulète thébain du V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Antiginidès (*RE* Antigenidas 3), dont le souvenir s'était conservé à Rome sous les Antonins<sup>77</sup>. Donner à un esclave le nom d'un artiste célèbre et, d'une façon générale, d'une figure célèbre en lien avec ses compétences, était chose courante : Friedrich Drexel relève ainsi des Théocrites et des Hylas, des Pâris et des Léda, des Phidias et des Praxitèle, ainsi que des Antiginidès : un P. Aelius Antigenidas honoré d'une statue près du théâtre antique de Naples (IG XIV 737), un M. Aurelius Septimius Nemesianus Antigenides était κύκλιος αὐλητής (CIG 1587)<sup>78</sup>.

- 33 Philosophie, poésie, géométrie, musique : c'est l'ensemble de ce qu'on appelait dans le monde gréco-romain *paideia*, *logoi*, *litterae*, *philologia*, *doctrina*, et parfois encore *philosophia*<sup>79</sup>, mais porté à son niveau le plus élevé, le plus rare, le plus exigeant.

Pétrone Antigénidès était appelé à devenir un professionnel aussi impressionnant que le philosophe stoïcien Diodote, qui vécut et mourut chez Cicéron : Diodote était capable d'enseigner la dialectique, la géométrie et, bien qu'aveugle, il savait jouer merveilleusement de la lyre<sup>80</sup>. Rien ne nous permet de savoir à quelle profession exactement le destinait Hilarus : il pouvait se faire *grammaticus*, philosophe, géomètre, musicien, ou encore esclave lecteur<sup>81</sup>. Sa « polyvalence » correspond parfaitement à celle de ceux que j'ai appelé, en paraphrasant les « Juifs de savoir » de Jean-Claude Milner<sup>82</sup>, des « Grecs de savoir »<sup>83</sup>, et dont Juvénal a donné une version burlesque<sup>84</sup> :

*Ingenium velox, audacia perdita, sermo  
promptus et Isaeo torrentior. ede quid ilium  
esse putes. Quemuis hominem secum attulit ad nos :  
Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,  
Augur, schoenobates, medicus, magus, omnia nouit  
Graeculus esuriens ; in caelum, iusseris, ibit<sup>85</sup>.*

Intelligence vive, audace sans espoir, propos volubiles, plus torrentueux que ceux d'Isée, – savez-vous, dites-moi, ce que c'est qu'un Grec ? Il nous apporte avec soi **un homme à tout faire** : grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, masseur, devin, funambule, médecin, mage, **il sait tout**, le Grec qui a faim. Demande-lui de monter au ciel, il ira. (Trad. Labriolle / Villeneuve modifiée).

- 34 Au-delà de l'exagération comique, Juvénal nous donne la clé de ce phénomène historique : c'est l'omniscience du Grec (*omnia nouit*) qui en fait un « homme à tout faire » (*quiuis homo*).
- 35 De nombreux parallèles montrent que des enfants pouvaient très tôt apprendre des milliers de vers et en composer eux-mêmes<sup>86</sup>. Mais je ne crois pas avoir rencontré ailleurs la revendication, chez un enfant, d'une maîtrise aussi complète de la *paideia* idéale.

## IV. Eschatologica

- 36 La section finale confirme, s'il le fallait, que nous n'avons pas affaire à une inscription conçue par un « Pythagoricien pieux »<sup>87</sup>. Rien de plus conventionnel, dans la poésie épigraphique, que l'évocation du « séjour des Enfers », de l'Achéron et du Tartare<sup>88</sup>. Le Tartare n'y désigne plus un lieu précis des Enfers, mais les Enfers eux-mêmes dans leur ensemble<sup>89</sup>. Il a conservé toutefois de son ancien sens une connotation d'horreur maximale que l'on trouve souvent réactivée, comme ici, dans les épitaphes des jeunes morts<sup>90</sup>.
- 37 La mention des « étoiles hideuses du Tartare » (*taetra Tartarei sidera*) est en revanche surprenante. Courtney estime que « *the composer is thinking of Verg. Aen. 6.641 sua sidera norunt* », mais ce passage concerne les Champs Élysées, et non le Tartare, qui a justement pour caractéristiques, entre autres, d'être plongé dans la nuit la plus noire<sup>91</sup>. Il y voit encore une allusion « *to the idea that the underworld occupied the southern hemisphere* », une idée adoptée par certains Pythagoriciens si l'on en croit Lactantius Placidus<sup>92</sup>. Mais à supposer que l'on admette ce rapprochement, cette théorie n'a précisément jamais admis que cet hémisphère inférieur fût éclairé<sup>93</sup> ! Mariotti repousse l'interprétation pythagorisante et juge, peut-être à raison, que « *sidera sia adoperato senza troppi scrupoli come equivalente di regiones* »<sup>94</sup>. J'avoue ne pas avoir la solution de ce rébus, mais je ne serais pas enclin à banaliser *sidera* en un synonyme de *regiones*.

- 38 Toute la fin de ce poème, si peu commun par ailleurs, est composée de trois « formules » typiques de la poésie épigraphique<sup>95</sup> : c'est le thème de la vie comme tempête (c'est ainsi en tout cas que j'interprèterais *tumida vita*, qui à ma connaissance est un hapax aussi bien dans la littérature épigraphique et que manuscrite)<sup>96</sup> ; celui de l'adieu à la vie (identifiée à *Fortuna* et à *Spes*) comme à une « illusion » (*alios deludite*)<sup>97</sup>, qui allait connaître une si riche postérité, et c'est enfin celui du tombeau comme séjour éternel du mort (où personne à l'époque n'aurait songé à voir une contradiction avec le vers où ce séjour était constitué par les étoiles du Tartare)<sup>98</sup>.

## Épilogue.

- 39 L'inscription connut une grande fortune entre le xvii<sup>e</sup> siècle et le xix<sup>e</sup> siècle<sup>99</sup>, à partir de son insertion dans le Pétrone édité à Francfort en 1610 par un érudit aussi extraordinaire<sup>100</sup> que peu scrupuleux, Melchior Goldast<sup>101</sup>, qui attribua à Pétrone Antigénidès cinq épigrammes anonymes de l'*Anthologia Latina*<sup>102</sup>. Après l'édition des fragments de Pétrone par Bücheler (Berlin, 1862)<sup>103</sup>, Pétrone Antigénidès retomba dans l'oubli.
- 40 Dans ma notice du *DPhA*, j'avais mentionné « un fait étrange, passé jusqu'à présent inaperçu » : dans un *Sitzungsbericht* de l'Académie de Prusse du 10 janvier 1861, le père Raffaele Garrucci avait rapporté que, lors d'une séance de l'académie pontificale d'archéologie, Pietro Ercole Visconti fit une conférence à propos des inscriptions « en double » (« *Wiederholungen derselben Epigrammen auf Steinen sehr verschiedenen Fundorts* »)<sup>104</sup>, dans laquelle il expliquait qu'il y avait au Latran un sarcophage portant *la même inscription*<sup>105</sup>. Le compte rendu de *Philologus* ne donnait pas plus de précision, et je n'avais pu en retrouver la trace. Mais en préparant cet article, je suis tombé<sup>106</sup> sur un distique figurant sur le couvercle d'un sarcophage, celui de L. Annius Octavius Valerianus (CIL VI 11743 = CLE 1498), conservé aujourd'hui au *Museo Gregoriano Profano* (inv. 10536), *mais qui se trouvait à cette époque justement au Latran*, et qui avait été découverte en 1844, à une époque où Visconti était *Commissario delle Antichità* et directeur des musées pontificaux<sup>107</sup>. Elle est en effet très proche des v. 13-14 de notre inscription.

Euasi, effugi. Spes et Fortuna, valete	Effugi tumidam vitam. Spes et Fortuna, valete.
Nihil mihi vobiscum est. Ludificate alios.	Nil mihi vobiscum est. Alios deludite, quaeso.

- 41 Voulant en savoir plus sur cette inscription, j'ai été lire la première étude systématique qui en a été donnée. On la doit à Otto Jahn. Elle est parue dans l'*Archäologische Zeitung* en avril 1861, donc la même année que la communication de Garrucci, et on peut lire en note<sup>108</sup> : « *Die Inschrift hat Garrucci besprochen (Bull. 1861, p. 34).* » C'est la confirmation qui me manquait.

## NOTES

1. Au cours de la rédaction de cet article, j'ai bénéficié des avis de nombreux collègues. Je souhaiterais en particulier remercier Ulrico Agnati, Maurizio Bettini, Bjoern Ewald, Renaud Gagné, Robert A. Kaster, Nicolas Laubry, Marie-Adeline Le Guennec, Constantin Macris, Philippe Moreau, Vinciane Pirenne-Delforge, Valentina Prosperi, Antonio Stramaglia, Jean-Yves Tilliette, James E. G. Zetzel. Je suis bien sûr seul responsable des positions qui y sont prises, et des erreurs qui pourront s'y trouver.
2. S. MARIOTTI, « La leggenda di Petronio Antigenide (sulla fortuna di un carme epigrafico pesarese) », *Archeologia Classica*, 25-26 (1973-1974), p. 395-416, ici p. 396-397 = *Scritti medievali e umanistici*, Rome, 1994, p. 321-347, ici p. 322-323. Je citerai dorénavant cet article dans l'édition de 1994.
3. MARIOTTI, art. cit, p. 326.
4. MARIOTTI, art. cit, p. 322-323.
5. MARIOTTI, art. cit, p. 323-324.
6. Cf. G. POLIZZI, Alla ricerca dello "specioso" e dell'"insolito". Francesco Orioli e Giacomo Leopardi, *Lettere Italiane*, 60, 3, 2008, p. 394-419, ici p. 394.
7. F. ORIOLI, *Bulletino dell'istituto di corrispondenza archeologica*, IV a (avril 1831), p. 49-50. La note est adressée au « prof. Gerhardt », c'est-à-dire Eduard Gerhard (1795-1867), un élève de Niebuhr, et le fondateur de l'*Istituto di corrispondenza archeologica*, ancêtre du *Deutsches Archäologisches Institut* (DAI). Cf. POLIZZI, art. cit., p. 397.
8. Cf. l'article que lui consacre le *Dizionario Biografico degli Italiani* (DBI). On aimerait en savoir plus sur le contexte exact de la rédaction de cette note. Elle est datée du mois d'avril. Or Bologne fut prise par les Autrichiens le 26 mars. Orioli, avec d'autres membres du gouvernement, embarqua à Ancône pour Marseille, mais fut capturé par les Autrichiens le 30 mars. Il doit s'exiler en France, où Guizot, entre autres, lui viendra en aide. Orioli n'avait en fait rien d'un révolutionnaire. Ce professeur de médecine, cet érudit polymathe (s'intéressant, entre autres, au mesmérisme, à la foudre, aux macaroni, au miracle de saint Janvier, à la poésie moderne et aux ruines antiques) se trouva un peu malgré lui, en tant que notable d'opinions aussi libérales que modérées, mis au pouvoir moins par les révolutionnaires que par la terreur qu'ils inspiraient à Mgr Nicola Paracciani Clarelli, prolégat de Bologne et de sa province. Cf. DBI, s. v. : « *Davanti alla rivoluzione e all'inutilità della protesta, [...] per evitare l'intervento delle truppe pontificie firmò poco prima della mezzanotte del 4 febbraio una notificazione per la quale, « Considerate [...] le straordinarie e gravissime circostanze, e desiderando noi di porvi un efficace riparo, e di conservare nel miglior modo il buon ordine, credemmo opportuno d'invitare alcuni de' principali della città, i quali godono presso gli altri di maggior fiducia, affinché ci giovassero de' loro consigli e della loro cooperazione.» Cedette così il potere alla commissione di patrizi bolognesi e fuggì subito dopo l'insediamento del governo provvisorio di Bologna, che l'8 febbraio promulgava l'editto di cessazione del potere temporale («Art. 1. Il dominio temporale, che il Romano Pontefice esercitava sopra questa Città e Provincia, è cessato di fatto e per sempre di diritto»). » (je souligne). Dans ses mémoires sur la « révolution de 1831 », parus dans *Le Polonais. Journal des intérêts de l'Europe*, sous la forme de cinq articles en 1835-1836, Orioli insiste toujours sur le rôle du « hasard » et des « circonstances » dans le rôle qu'il y joua. Il est possible aussi qu'il y ait là une grande part de stratégie, de la part d'un exilé qui ne pensait qu'à retrouver son pays et son rang.*
9. Marcanova lui-même, mort en 1467, n'a pas vu l'inscription. Comme l'indique la notice de Bormann au CIL XI, p. 937, c'est une main anonyme qui, dans la troisième version de son recueil (elle recopie le codex Mutinensis, qui était lui-même la deuxième version du recueil, la première

étant celle d'un manuscrit de Berne), a ajouté dans les f. 129-132 une série d'inscriptions de Pisaurum. Elles sont annoncées avec le praescriptum « *inclitae ciuitatis Pisauri regnante inuictissimo principe et illust. domino Constantio Sfortia de Arag.* ». Je remercie Nicolas Laubry de m'avoir éclairé sur cette question. Cf. aussi MARIOTTI, art. cit., n. 11 p. 324.

10. F. BÜCHELER, *Carmina Latina Epigraphica*, Leipzig, 1897, p. 855.

11. On s'y reportera pour les variantes données par les différents recueils en ce qui concerne les lignes 7-17. Voici les commentaires que j'ai consultés, outre celui de MARIOTTI : A. DEGLI ABBATI OLIVIERI, *Marmora Pisaurensia notis illustrata*, Pesaro 1738, p. 33 et 165-168 ; P. BURMANN le Jeune, *Anthologia ueterum latinorum epigrammatum et poematum siue catalecta poetarum latinorum*, in *VI. libros digesta ex Marmoribus & Monumentis Inscriptionum vetustis, & Codicibus MSS. eruta*, II, Amsterdam, 1773, p. 254-256 ; G. PLESSIS, *Épigraphes. Textes choisis et commentaires*, Paris, 1905, p. 254-257 ; H.-I. MARROU, « Le symbolisme funéraire des romains (Deuxième et dernier article) [Franz Cumont. Recherches sur le Symbolisme funéraire des Romains] », *JS* (1944), p. 77-86 ; G. CRESCI MARRONE et G. MENNELLA, *Pisaurum*, t. I : *Le iscrizioni della colonia*, Pise, 1984, p. 384-387 ; E. COURTNEY, *Musa Lapidaria. A Selection of Latin Verse Inscriptions*, Atlanta, 1995, p. 86-87 et 290-292 ; U. AGNATI, *Per la storia romana della provincia di Pesaro e Urbino*, Rome, 1999, p. 184-185 ; A. TREVISIOL, *Fonti letterarie ed epigrafiche per la storia romana della provincia di Pesaro e Urbino*, Rome, 1999, p. 90-91.

12. L'inscription porte *per semita*, ce qui a conduit Bücheler à penser qu'on avait construit un hellénisme, *semitum*, sur le grec *hêmiódion*. Comme me l'indique Nicolas Laubry, il est plus probable qu'il faille lire *semitam*, l'absence de gravure du *m* final, s'expliquant par le fait qu'il n'était pas prononcé. C'était aussi l'opinion de MARIOTTI, art. cit., p. 326-327. Certains érudits suspectent *semita*, tels ORIOLI (art. cit., p. 50 : « *la lezione senta è solamente per congettura (per altro lodevole), giacchè il testo ha semita* ») ou PLESSIS (op. cit., p. 255) : « *semita* sur le marbre ; et Bücheler l'accepte. Mais le mot est plus que suspect : ce serait le pluriel d'une forme *semitum* dont Bücheler rapproche le grec *hêmiódion*, et qui aurait existé, sans doute dans la langue populaire, à côté de *semita, ae* ; en ce cas, on se voit obligée, pour scander le vers, d'admettre dans les deux premières syllabes du mot *viator* une synizèse, *i* devenant consonne : *vjator*. — *Nous sommes revenus, supposant une faute du graveur, à l'ancienne vulgate, senta.* » (je souligne).

13. Sur l'importance des inscriptions pour l'histoire de la philosophie antique, cf. P. VESPERINI, « Réflexions d'un non-épigraphiste sur les apports de l'épigraphie à l'histoire de la philosophie antique », dans M. DANA (dir.), *Hairesis. Les écoles philosophiques antiques et leurs représentants dans les inscriptions grecques et latines (VIe s. av. J.-C. - IVe s. ap. J.-C.)*, Besançon, DHA Supplément, (à paraître en 2023).

14. Comme a bien voulu me le confirmer Jean-Yves TILLIETTE (courriel du 1<sup>er</sup> mai 2022) : « Selon la base de données « *Poetria nova* », qui enregistre toute la poésie hexamétrique latine (éditée) des origines au milieu du XIIIe s., il s'agit bel et bien d'un hapax. »

15. Tite-Live, 24, 7, 5.

16. Je dois ce rapprochement à Jean-Yves TILLIETTE (courriel du 1<sup>er</sup> mai 2022) : « Après tout, en français aussi, « à pas pressés » constitue une métaphore, même si nous l'avons oublié. »

17. OLIVIERI, op. cit., p. 164 : « *STRICTO pede : fortasse suspensio ob venerationem, qua per loca religiosa quis graditur ; aut etiam, ac forte melius, ad denotandum Viatoris praeteruntis impetum.* » (je souligne).

18. ORIOLI, art. cit., p. 50, qui propose un rapprochement à mon sens excellent : « *Veggan poi gli eruditi se lo stricto pede è qui nel senso dell'empio di Juvenco (Ist. Evang., l. 4) ... vehemens aquila stricto secat omnia lapsu ; o se piuttosto vale angustiato ed è correlativo a senta.* »

19. PLESSIS, *op. cit.*, p. 255 : « d'un pied tendu, ferme ; en ne flânant pas ». Mariotti estime l'interprétation « *linguisticamente non sostenibile* » (p. 326), mais sans dire pourquoi.
20. Cf. e. g. CLE 1184, 16-18, que Paolo CUGUSI (*Aspetti letterari dei Carmina Latina Epigraphica*, Bologne, 1996, p. 186-186) rapproche de Properce, 2, 11, 5-6, auquel on ajoutera les nombreuses références données *ibid.*, p. 193 : « *Quasi inutile ricordare quanto sia frequente nei CLE la presenza dell'allocuzione al viator* ».
21. Cf. e. g. A. Buonopane, « *Inter vias latrones sum passus* (CIL VIII 2728, 18122): morire lungo le strade romane », dans Basso-Zanini, *Statio amoena: Sostare e vivere lungo le strade romane*, Oxford, 2016, p. 39-48. Sur la « recrudescence du banditisme à l'époque impériale », cf. J.-M. ANDRÉ & M.-F. BASLEZ, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, 1993, p. 506-509. Plus généralement, sur les *latrones*, cf. e. g. T. Grünwald, *Räuber, Rebellen, Rivalen, Rächer: Studien zu Latrones im Römischen Reich*, Stuttgart, 1999.
22. Voyez e. g. Théocrite, 16, 92-93 (βόες δ' ἀγεληδὸν ἐς αὔλιον | ἐρχόμενοι σκνιφαῖον ἐπισπεύδοιεν ὀδίταν), avec le commentaire de Brunck : « Un voyageur marche lentement. Mais en voyant des bœufs retourner à l'étable, il comprend qu'il se fait déjà tard, et qu'il doit se hâter de peur d'être surpris par la nuit avant de parvenir à son auberge ».
23. ILD 565 = AE 2000, 1242 (Dacie, première moitié du III<sup>e</sup> siècle : *D(is) M(anibus). Tu qui reciprocam semitam voto subis, morare paulum. Vitam cognoscis tuam. Hic sumus expositi mortalia munera functi.*
24. Nicolas Laubry pensait également, comme je le pensais initialement, que *strictus* était à rapprocher du sentier comme contexte de l'inscription : marcher *pede stricto*, ce serait marcher le pied entravé (sc. par la végétation qui encombrerait le sentier étroit). Cf. ce qu'écrivaient ORIOLI (art. cit., p. 50, cité supra n. 6) ou encore PLESSIS (*op. cit.*, p. 255) : « Est-il donc invraisemblable que le pays, où se trouvait cette sépulture, fut plus ou moins couvert de taillis et de buissons ? » Mais cela me paraît maintenant peu probable.
25. Pour *superi* = *homines vivi*, cf. e. g. CLE 421 : *abrepta a superis* (« *Muratori. Quam addidi praepositionem habet codex* ») ; 473 : *raptus superis* ; 487 : *hic fuit ad superos felix* (un « microcentone virgiliano » composé de *Aen.* 12, 234 et 9, 772, cf. CUGUSI, *op. cit.*, p. 350-351) ; 760 : *ereptus superis*. On trouve dans les dictionnaires ces références littéraires : Virgile, *Énéide*, 6, 481 : *hic multum fleti ad superos belloque caduci | Dardanidae* ; Valerius Flaccus, 1, 792 (où un mort revenu sur terre retrouverait *oblitos superum [...] dolores*). En revanche, le sens dans Velleius Paterculus (2, 48, 2) n'est pas évident : *et quam apud superos habuerat magnitudinem* [sc. Pompeius], *inlibatam detulisset ad inferos*. Car à moins qu'*inferi* puisse signifier les morts (ce dont je n'ai pas d'exemple), il faut forcément sous-entendre dans les deux cas les dieux.
26. Cf. e. g. CLE 111, 9 ; 1114, 3.
27. Hilarus fait partie de cette « *tiny fraction of Latin cognomina* », tels *Faustus, Felix, Fortunatus*, etc., qui « *accounts for most of the 130.000 examples* », cf. I. Kajanto, *The Latin Cognomina*, Helsinki, 1965, p. 29. Mais sa présence chez les esclaves et affranchis était supérieure à la moyenne (*ibid.*, p. 69).
28. AGNATI, *op. cit.*, 1999, p. 188.
29. Cf. e. g. COURTNEY, *op. cit.*, 290 ; MARIOTTI, art. cit., p. 325.
30. Je dois cette suggestion à Philippe Moreau. Cf. J. BELLEMORE et B. RAWSON, « *Alumni : The Italian Evidence*, *ZPE*, 83, 1990, 1-19 ; B. RAWSON et P. WEAVER, *The Roman Family in Italy. Status, Sentiment, Space*, Oxford, 1999).
31. Comme me l'indique Philippe MOREAU, « qu'Antigénidès soit le fils naturel d'Hilarus et d'une de ses esclaves, ou d'un esclave d'Hilarus, ne change rien à son statut légal : il suit le statut de sa mère et naît esclave d'Hilarus ».
32. Cf. J. DUBOULOZ, « *Présence et absence des enfants exposés dans le droit romain (Ier-IIIe siècles)* », dans F. Magnot-Ogilvy et J. Valls-Russell, *Enfants perdus, enfants trouvés. Dire l'abandon en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2014, p. 57-72. Cf. aussi J. Boswell, *Au bon cœur des inconnus. Les*

*enfants abandonnés de l'Antiquité à la Renaissance*, trad. fr., Paris, 1993 (je remercie J.-Y. Tilliette pour cette référence).

33. M. T. SBLENDORIO CUGUSI, « Alcuni carmi epigrafici non bücheleriani delle province galliche. Edizione e commento », *Paideia*, 73, 2018, p. 2033-2068, ici p. 2034-2035. Cf. également P. CUGUSI et M. T. SBLENDORIO CUGUSI, *Carmina latina epigraphica non bücheleriani delle Gallie (CLEGAll)*, Cesena, 2019, n° 9, p. 41-42 et 94-95.

34. Sur ce point, cf. les nombreuses références bibliographiques données par SBLENDORIO CUGUSI, art. cit., 2034-2035.

35. Cf. infra, n. 100.

36. Cf. Horace, *Satires*, 2, 6, 66 (*vernasque procacis*). Cette liberté des *vernae*, que l'on considèrerait comme des sortes d'animaux domestiques auxquels on s'affectionnait (cf. Tibulle, I, 5, 25 : *consuescet amantis | garrulus in dominae ludere uerna sinu*, avec l'immanquable souvenir d'une des plus célèbres élégies érotiques de Catulle (cf. 2, 1) : *Passer, deliciae meae puellae, | quicum ludere, quem in sinu tenere* (cf. l'excellent commentaire d'Alison KEITH, « Sartorial Elegance and Poetic Finesse in the Sulpician Corpus », dans J. Edmondson & A. Keith (dir.), *Roman Dress and the Fabrics of Roman Culture*, Toronto, 2008, p. 192-201, ici p. 196) et qui étaient réputés pour leur loyauté (Cornelius Nepos, *Atticus*, 13 ; Tacite, *Annales*, 14, 44), est très intéressante : ils peuvent « tout se permettre » parce qu'ils ne sont rien. Les enfants du maître, eux, doivent se contraindre (*modestia*). Cf. Sénèque, *Sur la Providence*, 1, 6 : *cogita filiorum nos modestia delectari, uernularum licentia*. Qui est destiné à gouverner doit apprendre à se gouverner, mais qui ne doit qu'obéir et est par ailleurs destiné à *delectare* la famille, doit être laissé « libre », évidemment dans une certaine mesure. C'est la liberté des bouffons : l'*urbanitas vernacula* était devenue proverbiale. Cf. Tacite, *Histoires*, 2, 88 ; Pétrone, 24, 2 ; Martial, 1, 41, 19 : un certain Caecilius, *ludit qui stolidi procacitate*, se voit traité de *verna* ; 10, 3, 1 : *Vernaculorum dicta, sordidum dentem*. Le carnage évoqué par Tacite, même s'il ne concerne pas des *vernae*, suggère pourtant que cette *licentia*, tout comme la *libertas* des ingénus, avait ses limites. On songe à cette "old Civil Rights maxim" mentionnée par Patricia Williams (« Uncooperative Housing », *The Nation*, 1<sup>er</sup> décembre 2008) : « *In the South you can come as close as you like, but know your place. In the North, you can rise as high as you like, but just don't come near.* » (je souligne).

37. MARIOTTI, art. cit., p. 326.

38. Bien des épitaphes célèbrent des *pueri delicati*. Cf. Voir W. J. SLATER, « Pueri, turba minuta », *BICS*, 21, 1974, p. 133-140 ; H. S. NIELSEN, « Delicia in Roman Literature and in the Urban Inscriptions », *ARID*, 19, 1990, p. 79-88.

39. Cf. la *lasciva verna* de CLE 398. On retrouve ce lien entre *vernae* et *lasciua* dans cette description de foule (Tacite, *Annales*, I, 31) : *uernacula multitudo [...] lasciuiæ sueta*.

40. *Satiricon*, 64, 5-6.

41. Stace, *Silves*, II, 1 ; Martial, 6, 28-29. Sur les échos entre Martial, 6, 28 et la poésie épigraphique, cf. P. CUGUSI, *op. cit.*, 190-193.

42. Cf. Pline le Jeune VII 4.

43. MARIOTTI renvoie à H. THYLANDER, *Étude sur l'épigraphie latine*, Lund, 1952, p. 150 sq.

44. Rien ne permet de l'affirmer. Une fois encore, Antigénidès a pu naître d'un esclave d'Hilarus, ou bien être un enfant abandonné recueilli par Hilarus.

45. MARIOTTI, art. cit. (1973-1974), n. 12 p. 399 = (1994), n. 12 p. 325. Son interprétation est suivie par CRESCI MARRONE et MENNELLA, art. cit., p. 385 ; COURTNEY, ad loc. Cf. aussi ce que m'écrit Philippe MOREAU : « Si Antigénidès était fils d'un couple d'esclaves d'Hilarus, celui-ci a pu affranchir les deux esclaves et leur fils, devenant au sens strict le *patronus* des trois, cf. le cas de Glaucias. »

46. Suétone, *Gramm.* 21. Cf. DUBOULOZ, art. cit., p. 70.

47. Souda, 1185 Adler : Τυραννίων, ὁ νεώτερος, Φοίνιξ, πατὴρ Ἀρτεμιδώρου, μαθητῆς Τυραννίωνος τοῦ πρεσβυτέρου· διὸ καὶ ὠνομάσθη Τυραννίων, πρότερον καλούμενος Διοκλῆς.

αίχμάλωτος δὲ γενόμενος καὶ αὐτὸς ἐπὶ τοῦ πολέμου Ἀντωνίου καὶ Καίσαρος ὑπὸ τινος Δύμαντος ὠνήθη, τοῦ Καίσαρος ὄντος ἀπελευθέρου, εἶτα ἐδωρήθη Τερεντία τῇ τοῦ Κικέρωνος γυναίκί. Ἐλευθερωθεὶς δὲ ὑπ' αὐτῆς ἐσοφίστευσεν ἐν Ῥώμῃ. Je dois cet exemple à H. J. FLOWER, « The Most Expensive Slave in Rome : Quintus Lutatius Daphnis », *Classical Philology*, 117, 1, 2022, p. 99-119, ici p. 112-113. Mais le texte de la Souda pose bien des problèmes : le « César » dont il est question semble plutôt Octavien que Jules César. Mais alors on ne comprendrait pas ce que viendrait faire ici la femme de Cicéron. Il est possible qu'il s'agisse d'une autre Terentia, peut-être la femme de Mécène.

48. Plin l'Ancien, VII, 128 ; Suétone, *Gramm.*, 3, 5. R. P. DUNCAN-JONES (*The Economy of the Roman Empire: Quantitative Studies*, 1982<sup>2</sup> [1974], p. 349 sq.) n'a trouvé dans les sources aucun autre esclave avoisinant ce montant. Dans sa liste des « *Prices of slaves in Rome and Italy* », on passe directement aux sommes de 200 000 et 100 000 sesterces, pour des esclaves lettrés là encore, des *pueri*, une fameuse prostituée acquise par Héliogabale (*Histoire Auguste*, « Vie d'Héliogabale », 31, 1), etc. Sur Daphnis, cf. maintenant la remarquable étude de Harriet J. FLOWER, art. cit.

49. FLOWER, art. cit, p. 105.

50. FLOWER, art. cit, p. 104 : « *Daphnis' life story opens up a rarefied world of astonishing prices and irrational expenditure on luxury goods, an elite world associated with high culture, with literary consumption and production, and consequently with the relative value accorded to an advanced education. Understandably, this environment of very highly educated but enslaved people has received less attention; it is certainly less relevant to the big picture of enslaved labor in the Roman economy. Nevertheless, Daphnis cannot have been an isolated phenomenon.* »

51. Cf. FLOWER, art. cit, p. 106 et 112-113. L'auteure signale qu'on trouve une discussion sur le prix des esclaves « éduqués » dans P. Temin (*The Roman Market Economy*, Princeton, NJ, 2013, 137-138). Ce phénomène du luxe des esclaves lettrés semble propre à la culture romaine. Cf. FLOWER, art. cit, p. 116 : « *The almost total absence of highly educated enslaved people doing intellectual work in other historical periods and places means that scholars who study comparative slavery tend to find these particular Roman slaves less relevant to their own research or even hard to see.* »

52. Suétone, César, 47 : *gemmas, toreumata, signa, tabulas operis antiqui semper animosissime comparasse ; seruitia rectora politioraque immenso pretio, et cuius ipsum etiam pueret, sic ut rationibus uetaret inferri.* « Il collectionna toujours avec passion les pierres précieuses, les vases ciselés, les statues, les tableaux des maîtres anciens ; qu'il se procurait des esclaves extrêmement beaux et cultivés, à des prix si exorbitants qu'il en rougissait lui-même et défendait de les mentionner sur ses comptes » (trad. Henri Ailloud). Cf. aussi l'exemple de Calvisius Sabinus (cité infra, n. 84) : *magna summa emit seruos*. On songe aux deux coupes du fameux ciseleur Mentor (cf. e. g. Plin l'Ancien, VII, 127, où il est cité en même que temps que Phidias), que Crassus (l'orateur) avait payées si cher qu'il disait n'avoir jamais osé les utiliser (*propter uerecundiam*). Cf. Plin l'Ancien, XXXIII, 147.

53. Cf. R. KASTER, *C. Suetonius Tranquillus. De Grammaticis et Rhetoribus*, Oxford, 1995, p. 83 : « *Daphnis' education as a verna, implied by Pliny, [...] provides early evidence for grammatica.* »

54. AGNATI, op. cit., p. 184. FLOWER (art. cit, p. 108) exclut que Daphnis ait été éduqué à Pisaurum, « *in so provincial a place* ». Mais Pisaurum n'était pas du tout aussi isolée des circuits de l'*urbanitas* que l'on pourrait le croire. Voici ce que m'écrit Ulrico AGNATI (courriel du 30 avril 2022) : « *Ormai da tempo non mi occupo specificamente di Pesaro, ma, seguendo pur marginalmente gli sviluppi, mi vado formando un'idea di un mondo romano composto di città sempre meno chiuse, isolate e arretrate di quanto credevo 30 anni fa, soprattutto se poste, come Pesaro, lungo importanti direttrici sia terrestri che marittime (un mare percorso da secoli dai Greci - soltanto un elemento : Ancona dista 60 km da Pesaro). Pesaro, inoltre, aveva contatti importanti con Roma. [...] Non mi sembra che sia da rimarcare il provincialismo di*

*Pesaro per creare uno iato con la presenza di Petronio Antigenide. Egli, a mio modo di vedere, può, senza alcuna incongruenza, fare parte di una familia ricca e colta; in essa il giovane spicca per le sue doti e gli viene riservato perciò il ricordo che lei sta studiando. »*

55. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, 5, 7-9.

56. Cf. e. g. R. HUNTER, *The Measure of Homer. The Ancient Reception of the Iliad and the Odyssey*, 2018, p. 2-3 (sur l'image d'Homère comme Océan).

57. Cf. e. g. P. VESPERINI, *Lucrece. Archéologie d'un classique européen*, Paris, 2017, 152-164. Il y aurait en fait toute une enquête à faire sur les *dogmata* chez les scholiastes. J'ai co-dirigé avec Mathilde Mahé deux mémoires d'Octavie Hans, consacrés respectivement à la présence des *dogmata* philosophiques dans les *Bucoliques* et dans les *Géorgiques* : « L'usage des *dogmata* philosophiques dans les scholies de Servius aux *Bucoliques* de Virgile » (2020) ; « L'usage des *dogmata* philosophiques dans les scholies de Servius aux *Géorgiques* de Virgile » (2021).

58. 2, 4.

59. Quintilien, 8, 6, 71 ; 10, 1, 61.

60. Dans une première version de ce texte, j'écrivais : « Le verbe *legere* ici ne veut pas dire « lire », mais « interpréter », comme dans le beau fragment anonyme célébrant le poète et *grammaticus* Valerius Cato, compagnon des néotériques : *Cato grammaticus, Latina Siren, |qui solus legit ac facit poetas* (ap. Suétone, *Gram.*, 11, 2). Sur ce sens de *legere* dans ces vers, cf. les observations de Paolo CUGUSI (à propos de l'expression *priscorum interpretes vatium* dans CLE 481), op. cit., p. 138-139. » Mais je ne l'affirmerais plus aujourd'hui, mon interprétation n'ayant convaincu ni Philippe Moreau ni James Zetzel. Sur le sens de *legere* dans le distique sur Valerius Caton, cf. KASTER, op. cit., p. 153-154.

61. MARIOTTI, art. cit., p. 327 ; CRESCI MARRONE et Mennella, art. cit., p. 386 ; COURTNEY *ad loc.*

62. COURTNEY *ad loc.* : « *it is Homer himself who is pious, as poets, because of their devotion to Apollo etc., are* (Catull. 16.5, 14.7) ». L'idée, comme le signale Mariotti, remonte à HEINSIUS (ap. BURMANN, *ad loc.*).

63. Homère est l'éducateur de la Grèce, dès l'origine, comme le dit Xénophane, fr. B10 Diels-Kranz = D10 Laks-Most) : ἐξ ἀρχῆς καθ' Ὅμηρον ἐπεὶ μεμαθήκασι πάντες. Cf. aussi VESPERINI, op. cit., p. 92-93 ; HUNTER, op. cit., p. 4 et les références bibliographiques de la n. 14.

64. Comme me l'écrit Renaud Gagné (courriel du 25 avril 2022), « le lien entre Homère et *eusebeia/pietas* est difficile à établir de façon directe, claire, au-delà du topos Homère maître à penser les dieux, ou contempteur dangereux ». De fait, il faut prendre soin de distinguer entre enseigner l'*eusebeia* ou la *pietas* (c'est-à-dire enseigner le sens de la justice) et donner un enseignement qu'on pourrait de « théologique », au sens où Hérodote, dans un passage célèbre (II, 53), écrit que ce sont Hésiode et Homère « qui, dans leurs poèmes ont fixé pour les Grecs une théogonie, qui ont attribué aux dieux leurs surnoms, réparti entre eux les honneurs et les compétences, et signifié leurs figures » (trad. V. Pirenne-Delforge d'après Ph.-E. Legrand). Sur ce texte d'Hérodote, cf. V. PIRENNE-DELFORGE, *Le Polythéisme grec à l'épreuve d'Hérodote*, Paris, 2020, p. 79-84.

65. Cf. e. g. U. FRIEDLÄNDER, *De Zoilo aliisque Homeri obtrectatoribus*, Regensburg, 1895, p. 47-84 ;

66. Cf. e. g. Xénophane, fr. B11-12 Diels-Kranz = D8-9 Laks-Most ; Héraclite, fr. B42 Diels-Kranz = D42 Laks-Most ; Diogène Laërce, 8, 21 (= Pythagore, fr. P40 Laks Most). Sur les critiques de Platon envers Homère, cf. R. Hunter, *Plato and the Tradition of Ancient Literature. The Silent Stream*, Cambridge, 2012, p. 38-108. À titre d'exemple, « l'historiette sur l'adultère entre Arès et Aphrodite chantée par le barde Démodocos à Ulysse et aux Phéaciens, au huitième livre de l'*Odyssée*, était l'objet de critiques virulentes », note Elsa BOUCHARD (*Du Lycée au Musée. Théorie poétique et critique littéraire à l'époque hellénistique*, 2016, Paris, p. 107), qui renvoie à Platon (*République*, 390 c), Zoïle (fr. 38 Friedländer), et Héraclite l'Allégoriste (69, 2) : « Dans leur excitation, ils font toute une tragédie de l'histoire d'Arès et d'Aphrodite, disant que c'est une invention impie. »

67. Cf. Héraclite l'Allégoriste, 1, 1 : « Tout chez [Homère] n'est qu'impiété si rien n'est allégorique. » ; Ps.-Longin, *Du Sublime*, 9, 7 : « Ces choses sont effrayantes, et à moins de les comprendre de façon allégorique, absolument impies et sans égard pour la convenance ».

68. Elle remontait d'après Favorinus à Anaxagore, cf. Diogène Laërce, 2, 11 (= Anaxagore, fr. D98 Laks-Most) : δοκεῖ δὲ πρῶτος, καθά φησι Φαβωρίνος ἐν Παντοδαπῇ ἱστορίᾳ [Frag. 66 Amato], τὴν Ὀμήρου ποιήσιν ἀπορήνασθαι εἶναι περὶ ἀρετῆς καὶ δικαιοσύνης. Cf. également N. RICHARDSON, « Homeric professors in the age of the sophists », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 21, 1975, p. 65-81 ; HUNTER, *op. cit.*, p. 32-33.

69. Xénophon, *Banquet*, 3, 5 (trad. Ollier).

70. Comparez par exemple le surnom de *Pius* qu'on donnait à l'empereur Antonin à celui de « bon » qu'on donna à certains rois (Jean le Bon), ducs (Philippe le Bon) ou comtes (Charles le Bon). Mélancthon, *praeceptor Germaniae*, fera également appel à Homère comme éducateur moral, cf. *Declamationes*, III, *Eloquentiae encomium*, p. 36-37 (j par E. R. CURTIUS, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, tr. fr., Paris, 1991 [1953<sup>2</sup>], p. 332) : *Nec dubitarim adfirmare, quod Horatius censuit, Homerum, quid rectum, quid utile sit, melius Chrysippo et Crantore docere. [...] Neque enim plures Homeri locos his attingere visum est. Tantum hos indicaui, ut studiosis adulescentibus idem facerem bonorum scriptorum cognitione non os tantum ac linguam, sed pectus etiam formari*. Les débats autour d'Homère allaient resurgir à la Renaissance, cf. V. PROSPERI et F. CICCOLELLA, *La fortuna di Omero nel Rinascimento tra Bisanzio e l'Occidente*, Alessandria, 2020, où l'on trouvera un chapitre de F. CICCOLELLA sur la réception d'Homère par Mélancthon (p. 163-180).

71. Pétrone, 58 : *non didici geometrias, critica et alogas naenias, sed lapidarias litteras scio, partes centum dico ad aes, ad pondus, ad nummum*. « Je n'ai pas appris la géométrie, la critique et autres foutaises, mais je sais lire mes lettres sur la pierre, le poids, la monnaie. » (trad. Ernout). La leçon *alogas naenias* est une conjecture de Jean Scheffer (1665) pour *alogias menias*.

72. *Ibid.*, 71.

73. H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, II, Paris, p. 84-85 et n. 33 p. 201-202. Cf. cependant BONNER, 78.

74. Cf. e. g. Cicéron, *De la nature des dieux*, 2, 48 (*eruditus pulvis*) ; Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 74, 27 ; Perse, 1, 131 ; Plutarque, *Caton d'Utique*, 70 ; Martianus Capella, IV, 7. *Apul. Apol. c.* 16, p. 426.

75. Outre l'exemple de Caton d'Utique analysé plus bas, cf. l'exemple de Cornelia, fille de Q. Metellus Scipio et cinquième épouse de Pompée, qui comptait la géométrie parmi ses « nombreux sortilèges » (πολλὰ φίλτρα), avec sa beauté, les lettres, la lyre (Plutarque, *Pomp.*, 55, 2). Sur l'éducation de cette Cornelia, cf. BONNER, *Education in Ancient Rome*, 27.

76. Je copie la très belle traduction de Dominique Ricard (1798-1803), en la modifiant très légèrement. Qu'on me permette de citer ce que je disais de ce passage en 2012 (503-504) : « Le visage insoutenable (Horace parlera de *vultu toruo*), les viscères et le sang, achèvent le processus d'enlaidissement du corps commencé avec la main ensanglantée et la menace de s'éclater la tête contre un mur. Ils révèlent une « volonté affreuse » (*atrox animus*). Cette mort de Caton est le contraire de la « belle mort » héroïque. Comme l'écrira Horace, c'est la mort d'un « sauvage » (*ferus*), mais d'un sauvage cultivé, raffiné : la présence de la planche de géométrie rappelle l'*eruditio*, la *philologia* de Caton. Elle signifie que, à partir de la victoire de César, l'homme qui veut vivre ne peut être qu'un esclave, et l'homme libre ne peut être qu'un sauvage, comparable à ces barbares assiégés qui préfèrent vivre dans la faim, le deuil, le cannibalisme, et à la fin mourir, plutôt que de se rendre à la clémence romaine, à ces barbares que les rhéteurs montrent célébrant la liberté et l'indépendance face aux généraux romains. En un mot, l'homme libre ne peut être qu'un paradoxe vivant, un Stoïcien. Mais un Stoïcien sans rapport avec un *philosophus* stoïcien, tout juste bon à débiter des paradoxes pendant les *comissationes* ou à orienter un Romain dans ses lectures de l'*otium*. »

77. Apulée, *Flor.*, 4, 1 ; Aulu-Gelle, XV, 17.

78. Cf. F. Drexel, « j », dans L. H. Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, vol. 9-10, Leipzig, 1921, p. 197-202 (je dois cette référence à MARIOTTI, art. cit., n. 12 p. 325)

79. Je me permets de renvoyer au chapitre sur les *logoi philosophoi* dans P. VESPERINI, *La Philosophie antique. Essai d'histoire*, Paris, 2019, p. 255-265.

80. *Tusculanes*, 5, 113.

81. Idée à laquelle pensait déjà OLIVIERI, *op. cit.*, p. 255. James ZETZEL me cite l'exemple du riche Calvisius Sabinus mentionné par Sénèque (*Lettres à Lucilius*, III, 27, 6-8) : *Nihilominus eruditus uolebat uideri. Hanc itaque compendiarium excogitauit : magna summa emit seruos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum. Nouem praeterea lyricis singulos assignauit. Magno emisse illum non est quod mireris : non inuenerat, faciendos locauit. Postquam haec familia illi comparata est, coepit conuiuas suos inquietare. Habebat ad pedes hos, a quibus subinde cum peteret uersus, quos referret, saepe in medio uerbo excidebat. Suasit illi Satellius Quadratus, stultorum diuitum arrosor et, quod sequitur, arrosor, et, quod duobus his adiunctum est, derisor, ut grammaticos haberet analectas. Cum dixisset Sabinus centenis millibus sibi constare singulos seruos, 'minoris' inquit 'totidem scrinia emisses'. Ille tamen in ea opinione erat, ut putaret se scire, quod quisquam in domo sua sciret. « Il n'en tenait pas moins à faire figure d'érudit [sc. malgré son manque de mémoire]. Voici donc l'expédient qu'il imagine. Il fit à prix d'or emplette d'esclaves. Celui-ci devait savoir Homère par cœur ; celui-là, Hésiode ; la littérature lyrique fut partagée entre neuf autres. Qu'ils lui aient coûté de l'or, cela se comprend : il ne les avait pas trouvés tout faits ; il en fit la commande. Le personnel dressé, il se mit à tourmenter ses convives. Aux esclaves postés à ses pieds, il demandait des vers par-ci par-là pour répéter la citation, mais souvent restait court au milieu d'un mot. Satellius Quadratus, rongeur d'imbéciles rentés, conséquemment rieur à leur service et, pour brocher sur le tout, rieur à leurs dépens, lui conseilla de recruter des philologues ramasse-miettes. L'autre lui dit que chacun de ses gens lui coûtait cent mille sesterces. « Tu aurais eu à meilleur compte, répartit Satellius, autant d'étuis à manuscrit. » Notre homme cependant s'obstinait à penser qu'il en savait autant que personne dans sa maison. » (trad. Henri Noblot) On trouve ici confirmation de la valeur élevée des esclaves lettrés. On songe au célèbre passage des *Manuscrits de 1844* du jeune Marx, commentant un passage du *Faust* : « Ce que je peux m'approprier grâce à l'argent, ce que je peux payer, c'est-à-dire ce que l'argent peut acheter, je le suis moi-même, moi le possesseur de l'argent. [...] Ce que je suis, et ce que je puis, n'est donc nullement déterminé par mon individualité. Je suis laid, mais je puis m'acheter la plus belle femme ; aussi ne suis-je pas laid, car l'effet de la laideur, sa force rebutante, est annulée par l'argent. »*

82. Cf. J.-C. MILNER, *Le Juif de savoir*, Paris, 2006, p. 9. : « Il arriva que le nom de Juif et le nom du savoir se nouèrent l'un à l'autre. On en vint même à croire qu'une forme de solidarité unissait ces deux noms. »

83. Cf. P. VESPERINI, « « Grecs de savoir » : Théophraste de Mytilène, Nicolas de Damas, et l'*historia* comme bibliothèque », dans S. LALANNE et M. MAHÉ (dir.), *Non Graecos minus barbaros quam Romanos puto. Actes du Colloque international de l'ENS (3-5 octobre 2019). Les Romains et les Grecs de leurs temps de la prise de Tarente à l'édit de Caracalla* (à paraître).

84. Plin le Jeune (*Ep.*, 2, 3) le mentionne également.

85. Juvénal, 3, 73-78.

86. Cf. *CIL IX 2860* ; *CLE 1388* ; Ausone, *Prof.* 5, parallèles fournis par OLIVIERI, *op. cit.*, p. 166, auxquels on peut ajouter *ILS 5177* ou encore Plutarque, *Quaest. Conu.* IX 1, 3. Cf. aussi MARIOTTI, art. cit., n. 20 p. 328 ; N. TLILI, « Les enfants intellectuellement doués en Afrique romaine », dans J.-M. Pailler et P. Payen, *Que reste-t-il de l'éducation classique ? : relire "le Marrou" : histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Toulouse 2004, p. 155-170) ; CUGUSI, *op. cit.*, p. 164 ; 334 et 337-38.

87. F. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 55 et 286 ; cf. les critiques de Marrou, art. cit., p. 84, et de Mariotti, art. cit., p. 328-329.

88. F. CUMONT, *Lux perpetua*, volume édité par B. Rochette & A. Motte avec la collaboration de B. Toune, Milan, 2009 [1949], p. 108 : « L'influence des poètes épiques, élégiaques ou lyriques, qui, obéissant aux conventions du genre qu'ils cultivaient, rappellent dans leurs compositions une mythologie à laquelle ils ne croyaient plus, s'est étendue jusqu'aux auteurs d'épithames métriques. Ils parlent des Champs-Élysées et du Tartare, du Styx et de l'Achéron [...] » ; cf. aussi *ibid.*, p. 256 ; R. LATTIMORE, *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, Urbana (Illinois), 1942, p. 87-90 ; E. GEBHARDT-JAEKEL, *Mors omnibus instat – Der Tod steht allen bevor. Die Vorstellungen von Tod, Jenseits und Vergänglichkeit in lateinischen paganen Grabinschriften des Westens*, thèse, Université de Nuremberg, 2006, p. 289-290.

89. Cf. e. g. CLE 456, 527, 562, 619, 1386, 1404, 1828. Je relève, en 576 B : *si haec quoque Tartara norunt*, pour dire « les morts », dans une variante du thème « *si quid sapiunt Manes (ou inferi)* », cf. CUGUSI, op. cit., p. 387-388. En CLE 1515, une opposition Tartare / Champs Élysées : *te non T[ar]tara crudelem teneb[un]t | Set Elysium campus occupavit* ; de même, en CLE 1109 : *non ego Tartareas penetrabo tristis ad undas, (...) | nam me sancta Venus sedes non nosse silentium | iussit et in caeli lucida templa tulit*.

90. Cf. e. g. CLE 456, 562, 1404.

91. CUMONT, op. cit. (2009 [1949]), p. 235-236.

92. *Schol. in Stat. Th.*, 4, 527. Sur cette croyance, cf. CUMONT, *ibid.*, 231-232.

93. CUMONT, *ibid.*, p. 235-236.

94. MARIOTTI, art. cit., p. 329.

95. Cf. e. g. CUGUSI, op. cit., p. 199 : ... *le esplorazioni già largamente effettuate in questo campo [la recherche de « thèmes » dans les CLE], come quelle condotte nel campo dei « formulari », hanno permesso di definire la produzione dei CLE come largamente stereotipata, cioè di identificare una delle caratteristiche di fondo della poesia epigrafica: si tratta dunque di ricerche importanti per giungere alla miglior definizione e valutazione complessiva dei CLE in quanto tradizione*. Albert GRENIER (« Deux inscriptions métriques d'Afrique », *MEFRA*, 25, 1905, p. 63-79, ici p. 75) estimait qu'Edmond Le Blant avait été le premier à avoir signalé ce phénomène, en 1859, dans la *Revue de l'Art Chrétien* (p. 367 sq.) : « L'épigraphie, aussi bien que la diplomatique, [a] eu ses formulaires. » On trouve de fait un écho de cette découverte dans la conférence citée *infra*, n. # : « *die zuerst von Le Blant vermutheten, von den alten gebrauchten handbücher für epitaphien* » (je souligne).

96. Je déduis ce sens de l'association topique, dans la poésie latine, de l'adjectif *tumidus* aux descriptions de tempêtes, cf. e. g. Virgile, *Énéide*, V, 125-126 (*tumidis... fluctibus*) ; 820 (*tumidum... aequor*) ; Germanicus, *Phénomènes*, (*tumidis... undis*) ; Ovide, *Fastes*, III, 395 (*tumidas... undas*) ; Sénèque, *Hercule sur l'Œta*, 587-588 (*tumidas... undas*) ; Lucain, I, 370 (*tumidas... undas*) ; Stace, *Silves*, II, 2, 21 (*tumidae... undae*). Dès lors, *effugi tumidam vitam* apparaît comme un équivalent symétrique, mettant l'accent sur la vie-tempête plutôt que sur la mort-port, de la formule *portum inueni*. Cf. e. g. J. SOUBIRAN, « *Inveni Portum* », *Pallas*, Hors-série, Mélanges offerts à Monsieur Michel Labrousse, 1986, p. 483-495, où l'on trouvera de très nombreux exemples.

97. Cf. la note de COURTNEY ad loc., qui renvoie à A. GRENIER, « Deux inscriptions métriques d'Afrique », *MEFRA*, 25 (1905), p. 63-79 ; D. TUDOR, « Inscription funéraire identique mise au jour à Romula Malva et à Rome », *Latomus*, 39, 1980, p. 639-646 ; M. G. SCHMIDT, « Fragment eines Grabgedichts aus Librilla (Murcia) », *Chiron*, 20, 1990, p. 101-107. Hans Blumenberg évoque la réception de cette formule, en particulier dans le *Gil Blas* de Lesage et dans les mémoires de Casanova), dans *Schiffbruch mit Zuschauer. Paradigma einer Daseinmetaphor*, Francfort, 1988, p. 25 sq. (je dois cette référence à SCHMIDT, art. cit., n. 14 p. 106.

**98.** COURTNEY ad loc. : « *Eternal life in the tomb does not well match the conceptions of 11-12.* » Cf. CLE 549 (où les morts « vivent » *sub Tartara*) ; 760 (*Tartarea custodia sedes* (où il faut peut-être lire *sedens*)).

**99.** Cf. MARIOTTI, art. cit., p. 329. Cf. e. g. ce qu'écrit ORIOLI, art. cit., en 1831 : « *M'avvidi subito ch'era il misero resto dell'epitafio notissimo, e già più volte stampato, del poeta Petronio Antigenide.* » (je souligne) ; ou encore le compte rendu de 1861 cité supra, n. # : « *die bekannte pesareser inschrift.* »

**100.** C'est MARIOTTI (art. cit., p. 331), peu enclin à l'hyperbole, qui parle de « *dottrina e [...] operosità straordinarie* ». « Un des plus infatigables hommes du monde », disait déjà Bayle (note G de l'article Goldast dans le *Dictionnaire critique*).

**101.** Courte présentation dans MARIOTTI, art. cit., p. 331. Cf. également l'article que lui consacre Pierre BAYLE dans le *Dictionnaire critique*. Il y est notamment question de ses perpétuels problèmes d'argent. Or, comme me l'écrit Valéry Berlincourt (courriel du 9 octobre 2015), le geste de Goldast est à mettre en relation avec « le contexte éditorial » « Le fait d'inclure dans un nouvel ouvrage des attributions inédites constitue un bon argument de vente. »

**102.** Cf. MARIOTTI, art. cit., p. 329 sq.

**103.** Cf. MARIOTTI, art. cit., p. 330.

**104.** Sur ce thème, cf. e. g. P. CUGUSI, « Nuovi duplicati epigrafici latini in versi da Palaestina, Noricum, Stabiae, Galliae, Emerita, Cirta », *Athenaeum*, 106, 2018, p. 558-569. Des exemples dans ID., op. cit., p. 44, 242-243, 376, 380-381, 385.

**105.** *Philologus*, 17, 1861, p. 372 : P. Garrucci *theilt mit bezug auf einen kürzlich in der päpstlichen akademie für archäologie von P. E. Visconti gehaltenen vortrag über die zuerst von Le Blant vermutheten, von den alten gebrauchten handbücher für epitaphien einige beispiele von wiederholungen derselben epigramme auf steinen sehr verschiedenen fundorts mit. So findet sich die bekannte pesareser inschrift auf Petronius Antigenides auf einem sarcophagi des Lateran wieder, u. a.*

**106.** En lisant A. GRENIER, art. cit.

**107.** A. GRENIER, art. cit., p. 73. Cf. également D. TUDOR, art. cit., p. 643 : « Des versifications analogues apparaissent, en distique élégiaque, dans les inscriptions funéraires d'Italie, à Pisaurum [notre inscription], en Ombrie et ailleurs, dans l'Empire. Par conséquent, ces vers devaient circuler, dans des variantes diverses, à travers tout le territoire de l'Empire romain. D'une grande portée dans notre cas s'avère le fait qu'un même texte soit relevé en Dacie et en Italie, ce qui n'arrive que fort rarement. »

**108.** O. JAHN, « Beschäftigungen des täglichen Lebens », *Archäologische Zeitung*, 18, 1861, p. 146-156.

AUTHOR

PIERRE VESPERINI

Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Paris